

JOURNÉE D'HOMMAGE À TOUS LES MORTS POUR LA FRANCE
DE TOUTES LES GUERRES ET COMMÉMORATION DU 98^{ÈME}
ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE DU 11 NOVEMBRE 1918

VENDREDI 11 NOVEMBRE 2016

DISCOURS DE DIDIER DOUSSET

MAIRE DU PLESSIS-TREVISE

CONSEILLER RÉGIONAL D'ILE DE France

Seul le prononcé fait foi

Monsieur le Président du Comité d'Entente des Anciens Combattants et
Victimes de Guerre,
Mesdames et Messieurs les Présidents d'Associations d'Anciens Combattants,
Mesdames et Messieurs les Représentants des Autorités Civiles et Militaires,
Messieurs les Porte-drapeaux,
Mesdames et Messieurs les Représentants de Corps Constitués,
Mesdames et Messieurs les Présidents d'Associations,
Monsieur le Maire Honoraire, Cher Jean-Jacques JÉGOU,
Madame la Conseillère Départementale, Chère Sabine PATOUX,
Mesdames et Messieurs les Élu(e)s, Cher(e)s Collègues,
Chers Jeunes du Conseil Municipal des Enfants,
Mesdames et Messieurs,

Nous sommes, une fois de plus, une fois encore, réunis ce matin pour rendre un hommage appuyé aux hommes et aux femmes, tombés au champ d'honneur entre 1914 et 1918 et qui ont sacrifié leurs « 20 ans » pour que nous soyons libres aujourd'hui... C'était il y a 100 ans, un siècle, mais les images demeurent omniprésentes.

Avec la première guerre mondiale, la France, l'Europe ont basculé dans un autre monde dont l'héritage est encore vivace, ce monde ne s'est finalement jamais remis des atrocités des deux conflits mondiaux du 20^{ème} siècle.

Soixante-cinq millions d'hommes mobilisés. Des destins brisés : huit millions et demi de morts, vingt-et-un millions de blessés, quatre millions de veuves, huit millions d'orphelins... Voilà ce que fut le bilan de cette guerre abominable.

La fin de cette guerre fut proclamée le 11 NOVEMBRE 1918, à 5 heures 15. Les généraux allemands et alliés signaient l'armistice dans la clairière Rethondes, en forêt de Compiègne. À 11 heures 11 du matin, la onzième heure, du onzième jour du onzième mois de l'année 1918, le cessez le feu était effectif et la France pouvait célébrer la victoire. Partout les cloches se mirent à sonner. Cinq années de guerre totale prenaient fin. Jamais on ne vit une Nation communier toute entière dans une aussi grande ferveur !

Mais cette immense joie était mêlée d'un profond sentiment de deuil et de tristesse. La France pleurait ses morts et accueillait 4 millions de blessés et d'invalides. 1 400 000 soldats étaient tombés au front. 300 000 civils avaient succombé. Nul ne fut épargné : aucune famille, aucun village, aucune ville.

C'est toute la force des Monuments aux Morts : Ils nous rappellent l'héroïsme et la victoire, tout en égrenant des noms... Souvent, ces monuments se trouvent dans un environnement d'indifférence.

Ces monuments nous invitent au contraire à prendre la mesure, au quotidien, de la chance que nous avons de vivre libres dans un pays en paix au milieu d'un monde tourmenté par de terribles conflits... Je pense à tous les

théâtres d'opérations, où nos soldats défendent, au péril de leur vie, nos valeurs, nos libertés, la démocratie...

Tout au long du 20^{ème} siècle, il n'y a pas eu de Nations dans le monde qui se soient autant affrontées que la France et l'Allemagne... Depuis le chemin parcouru après la Seconde Guerre mondiale a été immense.

1916... 2016... Cent ans... Cent ans ont passés... VERDUN... VERDUN... Victoire des poilus sur l'industrie allemande...

Arrêtons-nous quelques instants sur cette terrible bataille...

À sept heures et quart du matin, le 21 février 1916, un obus allemand explose sur la première ligne française au bois des Caures, à une quinzaine de kilomètres au nord de la citadelle de Verdun. Dans les minutes qui suivent, 1 250 canons et bouches à feu de tous calibres tonnent et font pleuvoir un déluge de fer et d'acier sur un front d'une vingtaine de kilomètres de long. Cette énorme concentration d'artillerie sur un espace restreint et le déséquilibre, qui persistera entre l'importance du parc allemand au regard des moyens dont disposent les Français – ils n'alignent, au matin du 21 février, que 250 pièces, pour l'essentiel des canons de campagne de 75 -, sont caractéristiques de la bataille de Verdun. L'une des nouveautés de cet affrontement, par rapport à ceux qui se sont déroulés en 1914 et 1915, c'est ce bombardement qui est continu, sans répit. À ce titre, comme l'a expliqué Pierre MIQUEL, Verdun symbolise la résistance française : « **Ceux qui vont mourir à Verdun vont faire la preuve, toujours évocable de nos jours, qu'un peuple ne peut disparaître, même sous le coup de la plus industrielle des agressions, s'il réussit, par son courage, sa volonté de survie, à l'emporter sur un calcul d'anéantissement** ». Cette victoire, si chèrement acquise, n'est pas celle des généraux, mais des poilus, des officiers subalternes, sous-officiers et soldats, qui n'avaient à opposer pour rempart à l'acier, dans un enfer de feu et de gaz, que leur chair, leur sang et leur volonté farouche : « **Ils ne passeront pas !** ». C'est la dimension sacrificielle de cet holocauste français.

Le plan du généralissime allemand ERICH VON FALKENHEIM prévoyait à l'origine de percer les lignes françaises à Verdun, saillant français avancé dans la ligne de front allemande. La prise de la citadelle mettrait fin à la guerre de position au bénéfice d'un retour à la guerre de mouvement, ouvrirait la route de Paris et contraindrait les Français à signer la paix aux conditions allemandes. À défaut, la suprématie absolue de l'artillerie lourde allemande permettrait au moins de saigner à blanc l'armée française. Dans l'esprit du commandant en chef prussien, ce 21 février, le pilonnage intensif – Trommelfeuer – des positions françaises, poursuivi de façon ininterrompue neuf heures durant, devait annihiler toute possibilité de résistance. Les soldats feldgrau, en quittant leurs positions de départ, précédés des lance-flammes et des stossgruppen, unités d'élite avançant en tête des vagues d'assaut, pouvaient croire qu'il ne restait plus aucun défenseur vivant en face d'eux. Les assaillants furent donc surpris de rencontrer des résistances, surgies du paysage lunaire et chaotique labouré par le bombardement, au bois des Caures où les chasseurs du colonel Driant leur opposèrent une défense héroïque, au nord de l'Herbebois, et partout où des soldats français avaient échappé au massacre et où les unités n'avaient pas été complètement anéanties : les survivants, seuls ou en petits groupes, coupés de toutes liaisons avec l'arrière et le commandement, sans aucun soutien d'artillerie, firent front et se défendirent au fusil, à la mitrailleuse, à la grenade, à la baïonnette, à la pelle de tranchée, retranchés dans les ruines de leurs positions et dans les trous d'obus, **« extraordinaire et imprévisible réaction des hommes en colère contre la guerre terroriste »**, écrit Pierre MIQUEL.

Et le miracle se produisit : les restes décimés de trente-six bataillons français, ayant perdu 40 ou 60% de leurs effectifs lorsque les unités n'avaient pas été complètement anéanties, parvinrent à stopper l'avance de soixante-treize bataillons ennemis qui n'avaient subi aucun bombardement, et leur infliger des pertes sensibles. Au cours des cinq jours qui suivirent, le trommelfeuer suivi des coups des coups de boutoir de leur infanterie permit aux Allemands de gagner plusieurs kilomètres, de s'emparer même, avec une facilité déconcertante du fort de Douaumont – que le général JOFFRE, commandant en chef des armées alliées, avait fait désarmer avant la bataille, comme les autres

forts entourant la citadelle – et d’approcher de Verdun, mais il ne parvinrent pas à percer le front français. Ils n’en bénéficiaient pas moins de l’écrasante supériorité de leur artillerie lourde, renseignée sur les positions françaises par leurs ballons d’observation et leur avions, maîtres du ciel.

Après avoir douté de l’importance de cette agression, qui dérangeait son projet d’offensive sur la Somme, JOFFRE, dans la nuit du 25 au 26 Février, confia le commandement du secteur de Verdun au Général PÉTAÏN. À l’inverse du généralissime, qui lui ordonnait de reprendre les positions perdues (mais avec quels moyens ?), PÉTAÏN jugeait prioritaire de reconstituer les lignes et un réseau de tranchées protégé par l’artillerie, et d’accélérer l’acheminement des renforts par une noria de camions - PÉTAÏN jugeait prioritaire de reconstituer les lignes et un réseau de tranchées protégé par l’artillerie, et d’accélérer l’acheminement des renforts par une noria de camions – effet de la prévoyance de JOFFRE – roulant jour et nuit sur la « **voie sacrée** » reliant Verdun à Bar-le-Duc. 190 000 hommes et de l’artillerie de campagne furent ainsi convoyés vers le champ de bataille – mais pas d’artillerie lourde.

La situation est donc loin d’être rétablie lorsque, le 6 Mars, les Allemands repartirent à l’offensive, cette fois sur les deux rives de la Meuse, après une trommelfeuer non moins violent que les précédents. Les colonnes d’assaut ennemies pénètrent le dispositif français, contournent les points de résistance, encerclent les unités. Au soir, le désordre est complet du côté français. Le 7 Mars, les batteries d’artilleries françaises sont éliminées. Les Allemands progressent lentement. Cette fois, pourtant, sur la rive gauche de la Meuse, le commandement français intervient, s’efforce de reconstituer les lignes, d’acheminer des renforts, PÉTAÏN s’appuie, sur la rive droite, sur le fort de Vaux. Rive gauche, attaques et contre-attaques meurtrières se succèdent au Mort-Homme, aux bois des Corbeaux et de Cumières. Une fois de plus, des unités françaises sont entièrement anéanties, comme le 9^{ème} régiment de tirailleurs algériens, d’autres subissent plus de 80% de pertes, comme le 92^{ème} régiment d’infanterie dont les hommes contiennent, à un contre quatre, l’avance de quatre régiments allemands. Les officiers expliquent aux poilus qu’ils sont sacrifiés et n’ont qu’à vendre chèrement leur peau. Le 10 Mars, PÉTAÏN, qui

perd 3 000 hommes par jours, demande à JOFFRE de lui envoyer des canons de 155, mais se heurte à un refus, le général en chef désirant réserver ces pièces pour l'offensive de la Somme. On continue donc de compter sur le sacrifice de l'infanterie. Combien de temps celle-ci consentira-t-elle à l'holocauste ? Le 20 Mars, une grave défaillance se produit avec la reddition presque sans combat des 2 500 hommes du 258^{ème} régiment d'infanterie à Avocourt. Pourtant les poilus tiennent et les Allemands, renonçant à l'espoir de percer, envisagent de plus en plus une bataille d'anéantissement : la saignée de l'armée française par l'artillerie allemande.

Début Avril, une nouvelle offensive allemande est lancée, de nouveau précédée d'un bombardement intensif. Et une fois de plus, le sacrifice des fantassins français sauve le front. JOFFRE n'en exige pas moins la reprise de l'offensive et dans ce but, le 19 Avril, le général NIVELLE prend le commandement à Verdun, PÉTAÏN étant nommé à la tête du groupe d'armée du Centre. En Mai, le nouveau général, pour tenir les promesses qu'il a faites aux politiques, tente de reprendre le fort de Douaumont. Une tentative du général MANGIN échoue avec de très lourdes pertes. Début Juin, les soldats feldgrau assiègent le fort de Vaux, où les poilus du commandant RAYNAL opposent une résistance héroïque et ne se rendent que réduits à la dernière extrémité, après que toutes les tentatives faites pour dégager le fort ont échoué. Le 23 Juin, 70 000 Allemands repartent à l'attaque après une préparation d'artillerie démentielle. Côté français, les actes d'héroïsme se multiplient. De nouveau, écrit Pierre MIQUEL, « ***Le front français désarticulé retrouvait le réflexe de survie du 21 février. Une fois de plus, « ils » ne passeraient pas, et les généraux n'y seraient pour rien*** ».

Après ce coup de boutoir allemand, le commencement de l'offensive franco-anglaise sur la Somme, depuis si longtemps voulue par JOFFRE, soulage le front de Verdun, mais on n'en continue pas moins à y mourir massivement. Il apparaît, par ailleurs, que le plan Falkenhayn a échoué et s'est retourné contre ses propres troupes : bien qu'elle reste insuffisante, l'artillerie française fait elle aussi des ravages dans leurs rangs et les avions français disputent bientôt la maîtrise du ciel à leurs adversaires. Ont meurt aussi sous l'uniforme feldgrau. Une

dernière attaque allemande n'en est pas moins lancée et repoussée en septembre, au prix fort : de nouveau, les postes de secours français sont débordés, les médecins amputent à tour de bras, de nombreux blessés agonisent seuls entre les lignes.

Est-ce la fin, cette fois ? Pas encore. En Octobre, la sanglante bataille de la Somme, le « Verdun » allemand, ayant mal tourné pour les alliés, une victoire complète à Verdun est nécessaire pour les généraux et les politiques français. Elle sera symbolisée, le 24 Octobre, par la prise du fort de Douaumont, enlevé par les soldats du général MANGIN après une intensive préparation d'artillerie française utilisant, cette fois, des pièces de 155. Le rideau, cette fois, peut tomber sur le champ de bataille. Pas complètement, toutefois : Verdun reste un secteur de front, où l'on continuera à mourir jusqu'en Septembre 1918.

Depuis maintenant plusieurs années, Mesdames et Messieurs, la guerre de 14-18 est entrée, au sens propre du terme, dans l'*Histoire* !

La loi inexorable du temps a fait que tous les anciens combattants – les poilus – de cette guerre, ainsi que leurs proches et témoins de l'époque, ont disparu et cela a donné aux générations qui ont suivi, et donc à la nôtre aujourd'hui, d'autant plus de responsabilité...

C'est donc à nous qu'il appartient d'entretenir le souvenir de toutes les victimes et de leurs familles !

Et nous savons bien que ne suffisent pas pour cela les longues listes de noms gravés dans la pierre de nos monuments aux morts des plus petits villages aux plus grandes villes !

Il nous faut, en permanence, aller plus loin, associer le souvenir des victimes et la connaissance des causes, des circonstances et des conséquences de cette guerre... C'est un devoir de mémoire !... Vital aussi pour notre avenir.

Comme beaucoup d'entre-nous aujourd'hui, je fais partie de ces générations qui ont eu la chance d'arriver à l'âge d'homme qui est le mien sans connaître personnellement la guerre.

Cela m'a toujours donné des responsabilités particulières, humaines et morales à l'égard des générations qui, les unes après les autres, ont vu leurs rangs décimés sur tous les champs de bataille du 20^{ème} siècle et du début du 21^{ème} siècle.

Cela nous donne enfin collectivement des responsabilités à l'égard de ceux de nos concitoyens qui, aujourd'hui encore, risquent leur vie et pour certains, la perdent sous l'uniforme de nos armées et au nom de la France !

Dans un monde où de nouveaux dangers menacent, militaires, terroristes, intégristes voire intégristes religieux mais aussi économiques, financiers, technocratiques, et environnementaux, méditons une fois encore les mots de Jean Jaurès : « ***l'internationalisme n'éloigne pas de la Patrie, il est au contraire la forme supérieure*** »... Mais j'ajouterai, à condition d'être démocratique, citoyen et humain, ce qui est loin malheureusement d'être toujours le cas !

Mesdames et Messieurs,

Chers enfants,

Nos sommes aujourd'hui... Nous sommes ce matin nombreux encore au pied du Monument aux Morts du PLESSIS-TRÉVISE... Je vous remercie en tant que Maire et en tant qu'homme !

André MALRAUX a donné, me semble-t-il, le sens et la portée de toute commémoration lorsqu'il affirmait : « ***Sachons-nous unis par un avenir fraternel plus encore que par un passé commun*** ». C'est ce devoir de transmission d'un passé commun pour un avenir fraternel que je m'engage à mettre en œuvre, en tant que Maire, de cette ville.

Face à la montée des intolérances, la multiplication des actes racistes et antisémites en France, la menace terroriste qui est réelle, les défis sont absolument majeurs et nous devons, au-delà des clivages politiques traditionnels, mettre toutes nos forces pour combattre la haine de l'autre.

C'est en célébrant notre passé commun que nous serons unis pour un avenir fraternel !

La Paix n'a, bien sûr, pas de prix, mais cela n'est pas une raison pour oublier la détermination au combat des hommes de 1914... Puissent ces derniers nous servir d'exemple... Rendons leur hommage, ainsi qu'à tous ceux qui ont tenté, par un moyen ou un autre, d'adoucir le sort d'une Nation déchirée au milieu de l'Europe !

... Poilus, écoutons votre sacrifice nous dire en filigrane : « **Maudite soit la guerre !** ».

En conclusion...

Je terminerai en citant les paroles du dernier vétéran alsacien de l'armée impériale de GUILLAUME II, CHARLES KUENTZ, qui nous invite d'une belle manière à rester vigilants : « **Aux générations futures je dirais : soyez les messagers de la paix... Soyez des passeurs de mémoire de la Grande Guerre, car cette tragédie ne devra jamais être oubliée. Sinon elle risque de recommencer** ».

Oui ! C'est en célébrant notre passé commun que nous serons unis pour un avenir fraternel !

Alors, en ce jour du 11 Novembre, une nouvelle fois disons le ensemble avec force et avec conviction en souvenir et en hommage de toutes les victimes civiles et militaires, de tous les conflits et de toutes les guerres où notre Patrie s'est trouvée ou se trouve engagée.

Vive la France !

Vive notre République !

Vive l'Europe !

Et, Vive la Paix !